

Dossier Presse

Année Internationale des Agricultrices

2026



@ Brice Caharel

www.fermesdavenir.org

SOMMAIRE

Édito P. 1

Qui sommes-nous ? P. 2

ELLES CULTIVENT & TRANSMETTENT : LES AGRICULTRICES DU RÉSEAU FERMES D'AVENIR



Aline Aurias P. 4



Elsa Jirou P.11



Cécile Lagrue P. 16



Julie Biarese P. 19



Sylvie Guillot P. 23



Edito

“

Ferme de la Tessonnerie

« J'ai repris la ferme, j'ai converti en Bio et je produis de la nourriture. J'ai l'impression de faire quelque chose de bien pour le plus grand nombre, pas juste pour mon salaire. »

Anne-Charlotte, agricultrice et membre du réseau des Fermes d'Avenir



À l'occasion de l'Année Internationale des agricultrices, portée par la FAO en 2026, et de la Journée Internationale des Femmes Rurales, célébrée le 15 octobre, l'association Fermes d'Avenir met en lumière **les agricultrices de son réseau qui façonnent l'agriculture de demain.**

Bien que les femmes soient de plus en plus nombreuses à s'installer, l'agriculture constitue encore aujourd'hui un secteur à dominante masculine : entre 2023 et 2024, 24,5% des chefs d'exploitation étaient des femmes (source : MSA, rapport édité en 2025). Pour inverser cette tendance, il est nécessaire de renouveler les récits et de susciter de nouveaux imaginaires autour du métier d'agricultrice.

C'est pourquoi l'équipe de Fermes d'Avenir est allée à la rencontre de six agricultrices de son réseau, actuellement formatrices dans le cadre de notre programme Compagnonnage.

Par leurs savoir-faire et leur engagement, ces cheffes d'exploitation transmettent les clefs pour s'installer en agriculture, ouvrent la voie à de nouveaux modèles agricoles et contribuent à renforcer **la place des femmes dans le secteur.**

Qui sommes-nous ?

Fermes d'Avenir est une association du Groupe SOS dont la mission est de **faire émerger les modèles agricoles qui nourriront la France dans les limites planétaires.**

Son action repose sur quatre programmes d'intérêt général : un programme de **formation** des futurs agriculteurs et agricultrices (**le Compagnonnage**), un programme d'**accompagnement** des porteurs et porteuses de projets agricoles (**Graines d'Avenir**), un programme de **Comptabilité Ecologique** et un programme d'**Agroforesterie**.

Notre impact représente aujourd'hui :

300

projets
accompagnés

1 000

personnes
formées

1 000

cagnottes
financées

43 000

arbres
plantés



@ Stéphanie Pfeiffer



ELLES CULTIVENT ET TRANSMETTENT

Les agricultrices du réseau
Fermes d'Avenir

Rencontre avec 5 agricultrices
aux parcours inspirants

#1



@ Brice Caharel

ALINE

De biologiste à productrice
de PPAM



[Site de la ferme L'Enracinée](#)



fermesdavenir.org



@ Brice Caharel

ALINE

D'architecte paysagiste à productrice de PPAM

Pendant plusieurs années, Aline travaille à rendre accessibles les connaissances scientifiques, notamment autour des enjeux environnementaux, en tant que **journaliste**. C'est au fil de ses articles qu'émerge chez elle une interrogation plus personnelle sur le changement climatique et la responsabilité de chacun. Peu à peu, elle ressent le besoin de dépasser le rôle d'observatrice pour devenir **actrice des transformations** qu'elle estime nécessaires.

Formations et choix de spécialisation

Aline décide donc de candidater à un **BPREA**. Sur liste d'attente, elle poursuit son apprentissage auprès de Florent et Sylvie, à la ferme Sapousse.

Elle y remplace Sylvie, alors en congé maternité, et rejoint Biosol pour suivre une formation en travail du bois et en charpente. Finalement, elle intègre un BPREA spécialisé en **Plantes à parfum, Aromatiques et Médicinales (PPAM)**, une production qui l'attire depuis plusieurs années.

Ce choix répond autant à ses aspirations personnelles qu'à son analyse des besoins du secteur. À cette période, elle a le sentiment que de nombreux maraîchers s'installent déjà et que la filière est relativement bien représentée. À l'inverse, le secteur des PPAM lui paraît en difficulté et manque de producteurs.

Elle apprécie aussi les spécificités de cette activité qui lui offrent davantage de **liberté** dans son organisation quotidienne : le travail de transformation à l'atelier alterne avec les périodes passées au champ et permet de ne pas être constamment dépendante des conditions météorologiques. Elle estime également que cette production est moins exigeante physiquement que le maraîchage et donc compatible avec son souhait de conserver une activité de journaliste.

Du projet à l'installation progressive

Aline choisit de considérer son installation comme un **processus progressif** : plutôt que de vouloir tout construire immédiatement, elle développe son exploitation étape par étape.





Tout d'abord, Aline identifie un **terrain**. Néanmoins celui-ci ne comporte aucune infrastructure et nécessite des **investissements** de départ importants - de l'ordre de 30 000 euros - au point que son entrée "en couveuse" risque de ne pas aboutir.

Malgré ces contraintes initiales, la future agricultrice intègre tout de même un dispositif d'accompagnement. Après trois années passées "**en couveuse**", Aline devient **salariée**. Ce statut lui permet de bénéficier d'une bonne couverture sociale pendant sa maternité. En 2024, elle crée son **entreprise individuelle (EI)**.

Représentation des femmes dans le secteur agricole

Aline s'estime capable d'accomplir les mêmes tâches physiques que ses collègues masculins et considère que cette assurance influence la manière dont elle présente son exploitation et défend son projet.

Son regard sur la place des femmes dans l'agriculture est largement façonné par les **réseaux** dans lesquels elle évolue. Syndiquée à la Confédération paysanne, elle fréquente de nombreuses agricultrices et constate que plusieurs installations récentes autour d'elle sont portées par des femmes. Installée seule, sans son compagnon, elle accueille principalement des stagiaires féminines, dont certaines choisissent ensuite de créer leur propre exploitation.

Cette évolution lui procure une grande satisfaction et nourrit son optimisme quant à la **féminisation progressive du métier**. Elle est néanmoins consciente que cette perception reste partielle. Siégeant elle-même en commission agricole, elle souligne qu'elles n'y sont que deux femmes. Cette **sous-représentation** lui paraît d'autant plus regrettable qu'elle considère la diversité des profils comme une véritable richesse pour le monde agricole.



Distribution (générée ?) des rôles au sein des fermes

Pour Aline, les choses évoluent malgré tout dans le bon sens. Les nouvelles générations lui semblent moins marquées par **les répartitions traditionnelles des rôles**, notamment dans les exploitations collectives où les responsabilités sont davantage partagées. Certaines **inégalités** persistent toutefois, en particulier au moment de la **retraite**, les femmes percevant encore fréquemment des pensions inférieures à celles des hommes.

Une vision de l'exploitation : diversification et équilibre de vie

La manière dont Aline organise son travail traduit également sa propre vision du métier. Son exploitation lui procure aujourd'hui un revenu comparable à celui de son activité journalistique, mais elle choisit délibérément de conserver cette double activité. Cheffe d'exploitation à titre secondaire, elle revendique un modèle fondé sur la **diversification**, qui lui procure davantage de liberté et de sérénité. La diversité de ses productions, associée à ses deux métiers, constitue selon elle une forme de résilience économique qui lui permet de travailler avec moins d'inquiétude que si elle dépendait exclusivement de sa ferme.

Elle assume pleinement le fait que son exploitation ne cherche pas à maximiser sa production. A ses yeux, sa ferme constitue autant **un lieu de transmission qu'un outil productif**.



Elle préfère consacrer du temps à accompagner ses salariés ou les personnes qu'elle accueille en formation plutôt qu'à rechercher une rentabilité maximale.

Une place centrale laissée à la maternité

Cette philosophie se retrouve également dans sa manière d'articuler travail et vie familiale. Mère d'un enfant, elle revendique le choix de **préserver du temps pour sa famille**, quitte à produire un peu moins. Pour elle, la réussite d'une exploitation ne devrait jamais se mesurer uniquement à son volume de production. Elle est convaincue qu'une meilleure rémunération des produits agricoles permettrait aux agricultrices et agriculteurs de retrouver une véritable liberté dans l'organisation de leur temps et de ne plus avoir le sentiment de sacrifier leur vie personnelle.

Aline considère d'ailleurs que le métier d'agricultrice doit être pleinement **compatible avec la maternité**. Si elle a choisi de n'avoir qu'un seul enfant, cette décision relève selon elle d'un choix personnel et non d'une contrainte professionnelle.





@ Brice Cabarel

Elle explique avoir préféré consolider son exploitation avant de fonder une famille. Même si la naissance prématurée de son enfant a rendu cette période particulièrement éprouvante, elle estime que la vie familiale peut trouver toute sa place dans un projet agricole dès lors que celui-ci est construit en cohérence avec les priorités que l'on se fixe.

S'engager et lever l'auto-censure

L'engagement d'Aline en faveur de la place des femmes dans l'agriculture s'exprime également à travers son investissement dans les **instances professionnelles**. Si elle reconnaît que les agricultrices restent encore peu nombreuses dans certains espaces de décision, elle estime que le principal frein réside moins dans un manque de compétences que dans **un manque de confiance en soi**. À ses yeux, beaucoup de femmes hésitent davantage à prendre la parole ou à accepter des responsabilités, là où leurs homologues masculins se lancent plus facilement.

Aline raconte à ce sujet un épisode qui l'a particulièrement marquée. Invitée il y a quelques années à témoigner dans une école, elle hésite avant d'accepter. Son interlocuteur lui répond alors : « *Je vais demander à un mec, il va dire oui tout de suite.* » Cette remarque agit comme un déclic. Elle prend conscience que, malgré l'assurance qu'elle pense avoir acquise, elle aussi continue parfois à douter de sa propre **légitimité**. Depuis, elle encourage les femmes à franchir le pas sans attendre de tout maîtriser.

Intégrer une instance où les autres se connaissent depuis plusieurs mandats peut être impressionnant, reconnaît-elle, mais cela ne doit pas empêcher de s'engager. Selon elle, il est normal de ne pas tout savoir.





@ Caroline Cailleau

Porter la voix des agricultrices

Progressivement, Aline s'est investie dans des **espaces de représentation**. Porte-parole locale de la Confédération paysanne, elle intervient également régulièrement comme porte-parole nationale, notamment à Paris. Elle reconnaît que cet exercice reste intimidant. « *C'est super flippanant* », confie-t-elle, avant d'ajouter que « *plus on le fait, plus on le fait mieux* ». À travers cet engagement, elle souhaite contribuer à rendre les agricultrices plus visibles et montrer que leur parole est tout aussi légitime que celle des hommes.

Transmettre et accompagner la nouvelle génération

La **transmission** occupe également une place centrale dans le quotidien d'Aline qui accueille régulièrement des stagiaires, dont une majorité sont des femmes. Voir certaines d'entre elles s'installer à leur tour constitue aujourd'hui sa plus grande **fierté**. Elle raconte avec enthousiasme les échanges qui se poursuivent bien après leur départ, lorsqu'elles la recontactent pour discuter de leurs projets, améliorer leur séchoir ou repenser leur espace de travail. Ces sollicitations lui donnent le sentiment d'avoir contribué, à son échelle, à faire émerger **une nouvelle génération d'agricultrices**.

Enfin, Aline ne défend pas une vision strictement "agronomique" de son métier qui nécessite avant toute chose une grande adaptabilité et des compétences très variées. C'est cette capacité d'adaptation qu'elle cherche à transmettre aux femmes qu'elles accompagnent et qui, souvent, **hésitent à s'installer**.

Sa première réaction est spontanée : « *Pourquoi ? Il faut y aller.* » Elle se montre confiante dans les possibilités offertes par le métier dès lors que le projet est solidement préparé. Selon elle, lorsqu'on a réfléchi à son modèle économique, à son mode de vie, aux techniques que l'on souhaite utiliser et au budget nécessaire, « *il n'y a pas de raisons que ça ne marche pas* ».





Vers l'agriculture de demain

Si elle devait améliorer la condition des agricultrices, Aline ne ciblerait pourtant pas une mesure spécifique aux femmes.

Pour elle, « *la seule agriculture envisageable est la petite agriculture* », qu'il s'agisse de fermes de dix ou vingt hectares, mais certainement pas de très grandes exploitations spécialisées. Elle croit également au développement des **fermes collectives** et des **doubles activités**, qui rendent selon elle les exploitations plus résilientes et permettent de préserver davantage de temps pour vivre. Elle défend une agriculture plus **diversifiée**, où les producteurs puissent partir en vacances, répartir les risques économiques et ne plus avoir le sentiment de travailler uniquement « *pour gagner un SMIC* ».

Aline relie enfin cette évolution à une transformation plus globale de notre **rapport à l'alimentation**. Selon elle, nous vivons dans une société de surconsommation et il est nécessaire

de produire autrement. Elle imagine des fermes diversifiées, capables de répondre aux besoins alimentaires tout en offrant des conditions de travail plus soutenables.

À travers son propre parcours, Aline défend finalement **une autre manière d'être agricultrice**. Son installation en entreprise individuelle, son choix de conserver une double activité, son engagement syndical et son investissement dans la formation de nouvelles agricultrices témoignent d'une même conviction : « *les femmes ont toute leur place en agriculture. Encore faut-il qu'elles osent prendre cette place, et faire entendre leur voix.* »



#2



ELSA

De journaliste à
maraîchère



Site de la Ferme des Gobettes



fermesdavenir.org



Du journalisme à l'agriculture

A 42 ans, Elsa est maraîchère à la Ferme des Gobettes, en Normandie. Pourtant, rien ne la destinait initialement au monde agricole. Avant de s'installer avec son conjoint, Thibault, elle travaille pendant dix ans comme journaliste reporter d'images à Paris. Formée en histoire puis en école de journalisme, elle couvre des sujets en France et à l'étranger, dans un quotidien rythmé par les déplacements, l'actualité et l'intensité du reportage. La question d'un **changement de trajectoire** émerge progressivement au moment où elle envisage de construire une vie de famille. Le modèle parisien ne correspond plus aux aspirations de son couple, ni à une projection de long terme avec des enfants. Elsa et Thibault découvrent alors des réflexions sur des modèles agricoles alternatifs, résilients et alignés avec ses valeurs.

« Au fil de nos lectures, on s'est rendu compte qu'il y avait un nouveau-ancien modèle à réinventer », raconte-t-elle.

Le maraîchage attire particulièrement leur attention, à une période où de nombreuses initiatives émergent autour des fermes à taille humaine, des circuits courts et d'une agriculture davantage connectée aux territoires.

Fin 2015, l'idée d'une **reconversion agricole** devient concrète. Quelques mois plus tard, début 2016, ils trouvent une maison et un terrain en Normandie.

Un saut dans l'inconnu

Ni Elsa ni son conjoint n'étant issus du milieu agricole, cette reconversion est un véritable **challenge** : *« C'était à la fois un défi et une quête de sens que j'avais un peu perdue dans le journalisme »*, explique-t-elle.

L'installation ne se fait toutefois pas sans **apprentissage**. Thibault s'installe d'abord officiellement sur la ferme avant qu'elle ne le rejoigne ensuite, en tant que conjointe collaboratrice pendant trois ans.





Apprivoiser le territoire normand

L'arrivée d'Elsa en Normandie s'accompagne en revanche d'un autre défi : celui d'être perçue comme une **néo-rurale**. Dans un environnement marqué par l'agriculture conventionnelle, elle a parfois le sentiment de cumuler plusieurs formes de distance avec les agriculteurs du territoire : femme, ancienne citadine et extérieure au milieu agricole. Pourtant, cette méfiance initiale s'estompe rapidement. Elsa souligne que dans le monde agricole, la reconnaissance passe largement par le **travail** et **l'engagement quotidien**. « *La valeur travail prime* », résume-t-elle. En voyant l'investissement fourni sur la ferme, les agriculteurs voisins prennent rapidement leur activité au sérieux, malgré des visions parfois très différentes de l'agriculture. Elle évoque d'ailleurs une **solidarité** importante entre agriculteurs, indépendamment des modèles de production. « *On ne partage pas forcément les mêmes valeurs, mais il y a de l'entraide* », précise-t-elle.

Regard sur la place des femmes

Elsa indique ne pas avoir rencontré de difficultés majeures liées au fait d'être une femme pendant son installation. Elle nuance toutefois ce constat en rappelant qu'elle s'est installée dans le cadre d'un projet de couple, ce qui a sans doute atténué certaines formes de remise en question auxquelles d'autres agricultrices peuvent être confrontées.

Elle note malgré tout quelques situations révélatrices de **représentations genrées persistantes**. Il lui est par exemple arrivé d'entendre : « *C'est qui le patron ?* », comme si la responsabilité d'une exploitation ne pouvait être assumée que par un homme. Par ailleurs, certains livreurs hésitent à lui faire porter des charges lourdes, présumant une incapacité physique. Ces remarques restent ponctuelles mais traduisent, selon elle, des réflexes bien ancrés.

Une histoire de visibilité

Elsa rappelle que les femmes ont toujours été présentes dans les champs. Ce qui change aujourd'hui relève davantage de leur **visibilité** que de leur participation réelle. Elle estime qu'un véritable **travail historique** serait nécessaire pour remettre en lumière leur contribution, qu'elle compare à celle des femmes dans d'autres pans invisibilisés de l'Histoire.



Parité au quotidien

Sur sa propre ferme, Elsa indique que l'organisation du travail ne repose sur aucune répartition genrée. Les tâches sont réalisées de manière interchangeable, avec une volonté explicite de conserver une organisation égalitaire et plaisante au quotidien. Les travaux physiques, la gestion de la ferme, les décisions ou l'utilisation du matériel agricole **ne sont pas assignés selon le genre**. « *Aujourd'hui, une femme qui s'installe doit savoir utiliser son tracteur* », souligne-t-elle. À la Ferme des Gobettes, chacun réalise l'ensemble des tâches, ce qui participe selon elle à un équilibre plus sain dans le travail. Elle observe d'ailleurs que dans de nombreuses exploitations agricoles récentes ou en maraîchage diversifié, cette répartition tend à devenir plus **égalitaire**.

Concilier agriculture et vie de famille

La question de l'équilibre entre vie professionnelle et vie familiale occupe une place importante dans le parcours d'Elsa. Cette dernière insiste sur la difficulté particulière qu'a représentée **le lancement simultané de la ferme et l'arrivée des enfants**. Son aîné n'a que six mois lorsque le projet agricole démarre véritablement et son second enfant naît en pleine pandémie. Cette période est marquée par une charge de travail considérable. En parallèle de l'installation familiale, il faut créer un **outil de production complet** : monter les serres, installer les clôtures, aménager les bâtiments, organiser le maraîchage et structurer les débouchés commerciaux.



Selon Elsa, le métier d'agricultrice reste compatible avec la **maternité** et la vie familiale, à condition que l'organisation du travail soit pensée dans ce sens. Elle insiste notamment sur la **liberté** offerte par le métier concernant les horaires et l'organisation quotidienne.

À la Ferme des Gobettes, la présence d'une salariée permet aujourd'hui de dégager davantage de **temps libre**, aussi bien pour la vie familiale que pour des temps de repos ou de vacances. Elsa insiste sur le fait que la qualité de vie constitue un élément central du projet agricole porté sur la ferme : « *Préserver la vie familiale est primordial* », explique-t-elle. L'un des objectifs est précisément de montrer qu'il est possible de construire des modèles agricoles économiquement **viables** tout en maintenant un **équilibre de vie** satisfaisant.





Si elle devait identifier une priorité pour améliorer la situation des femmes en agriculture, Elsa évoquerait les questions liées à **la maternité et à la garde des enfants**. Elle estime que davantage de dispositifs devraient exister pour accompagner les agricultrices lors des congés maternité, mais aussi dans les situations du quotidien, comme la maladie des enfants ou les besoins de garde ponctuelle.

Engagement et pouvoir d'agir

Concernant la représentation des femmes dans les **instances agricoles**, Elsa estime qu'elles demeurent insuffisamment présentes, même si elle reconnaît ne pas s'être elle-même particulièrement investie dans ces espaces. Elle évoque plusieurs agricultrices de son entourage qui choisissent de s'engager dans des syndicats ou autres instances afin de

peser davantage dans les décisions et faire entendre des enjeux spécifiques. « *Plus on sera représentées, plus des choses seront faites pour les agricultrices* », estime-t-elle.

Lorsqu'on lui demande ce qui pourrait favoriser cette implication, elle répond d'abord avec humour : « *Faudrait que les hommes s'occupent plus des enfants* », avant de replacer la question dans une perspective plus globale, estimant qu'il s'agit avant tout d'un sujet **systémique** dépassant le seul monde agricole.

Pour une transition agroécologique

Lorsqu'on lui demande ce dont elle est la plus fière, la réponse est sans appel : « *Ma ferme et mes enfants.* » Deux réussites qu'elle place sur le même plan, comme si l'une ne pouvait finalement être dissociée de l'autre.

A travers la Ferme des Gobettes, Elsa souhaite démontrer qu'**un autre modèle est possible** : une ferme capable de préserver la biodiversité, de produire une alimentation de qualité, de fonctionner économiquement et de contribuer à la vitalité locale.

A une jeune femme qui hésiterait aujourd'hui à se lancer dans l'agriculture, Elsa adresse **un message à la fois enthousiaste et réaliste**. « *Go* », répond-elle simplement. Elle rappelle toutefois qu'un projet agricole demande une réflexion solide, notamment sur les aspects économiques. Pour elle, il ne faut pas idéaliser le métier, mais ne pas se laisser freiner non plus par la peur de l'échec.



#3



@ Nicolas Edwige

CÉCILE

D'architecte paysagiste à
maraîchère



[Site du Jardin Edulis](https://www.site-du-jardin-edulis.org)



fermesdavenir.org



@ Nicolas Edwige

CÉCILE

D'architecte paysagiste à maraîchère

Architecte paysagiste de formation, Cécile a toujours travaillé au contact du végétal et partage avec Vincent, son compagnon, une véritable passion des plantes. Tous deux ont longtemps jardiné pour se nourrir, mais leurs métiers les ont progressivement éloignés de ce qui leur plaisait le plus. **Pour elle, le retour vers l'agriculture est avant tout une manière de retrouver du sens.**

Cultiver en accord avec ses convictions

Le sens du métier de Cécile est évident : elles produisent des plantes qui nourrissent. Produire de quoi manger est une manière de renouer avec ses valeurs et de les transmettre à ses enfants, à qui elle souhaite laisser un **futur désirable** et des convictions fortes.

“

Jardin Edulis

« Je ne me serais pas lancée en agriculture en étant jeune maman. La vie de famille, c'est très prenant et les champs aussi. »

Cécile, agricultrice

La biodiversité au cœur de la ferme

C'est en 2019 que Cécile et Vincent plantent leurs premiers arbres et petits fruits sur une parcelle de 2 500 m², au lieu-dit de la Ferme des Clos, à Bonnelles, dans le Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse. Depuis, le **verger agroécologique** s'agrandit et se diversifie progressivement. Plus de 250 variétés d'arbres et d'arbustes y côtoient une trentaine d'espèces de plantes vivaces et une cinquantaine de légumes de plein champ.

Cette diversité créée au Jardin Edulis correspond à la vision qu'ils avaient de leur projet : produire autrement, en faisant de la **biodiversité** une composante à part entière de l'activité agricole. Ils pratiquent une agriculture **biologique et engagée**, avec l'objectif de proposer des produits de qualité gustative tout en répondant à un besoin de reconnexion à une **alimentation locale et de saison**.





Se lancer sans attendre d'être parfaitement prête

Pour s'installer, Cécile s'appuie sur son parcours initial d'architecte paysagiste. Elle obtient une dérogation lui permettant de faire valoir son diplôme en lien avec le vivant et complète son expérience par quelques petits **stages** : « *Quand je me suis lancée, j'avais 39 ans, il faut y aller* », explique-t-elle, notamment lorsqu'on a déjà des enfants à charge. Pour elle, il ne faut pas attendre de se sentir parfaitement prête ou de trop réfléchir avant de passer à l'action.

Une distribution (non genrée !) des tâches

Pour Cécile, **il est difficile de généraliser** les rôles entre hommes et femmes. Sur son exploitation, elle et Vincent font globalement les mêmes choses et répartissent plutôt les tâches selon leurs préférences : « *Chez nous, Vincent et moi, on fait tous les deux la même chose* », précise-t-elle.

Pour elle, la répartition des tâches dépend avant tout des personnes, de leurs goûts et leur manière de travailler.

Cécile peut ainsi utiliser l'épandeur sans recevoir de remarques particulières ! Elle reconnaît toutefois que les situations peuvent être différentes selon les milieux et les personnes.

“

Jardin Edulis

« *Je ne me serais pas lancée en agriculture en étant jeune maman La vie de famille, c'est très prenant et les champs aussi.* »

Cécile, agricultrice

La maternité, un enjeu plus complexe

La question de la **maternité** lui paraît en revanche beaucoup plus complexe. Cécile ne se serait pas lancée dans l'agriculture lorsqu'elle était jeune maman.

Elle considère le métier comme particulièrement **prenant et exigeant**, nécessitant beaucoup d'investissement. Son propre parcours lui a permis de conserver d'abord son ancien métier, puis de développer son projet agricole dans des conditions qu'elle jugeait plus favorables.



#4



JULIE

De l'agroalimentaire à
l'agriculture



[Site de Plantes des Cévennes](#)



fermesdavenir.org



De l'élevage caprin aux PPAM

Julie a d'abord suivi des études en agro-alimentaire (IUT, licence, puis Master 1). Au cours de son Master, elle se rend compte que le versant management du secteur ne lui correspond pas du tout. Son envie principale est alors d'apprendre à transformer les aliments. Elle réfléchit à une réorientation et réalise un stage chez un **éleveur caprin spécialisé en transformation fromagère**. Après son master 1, elle s'engage pleinement dans cette voie et enchaîne stages et woofing pendant un an avec son compagnon, avec l'objectif de s'installer sur le même type d'exploitation.

Ils finissent par s'installer sur une ferme collective mêlant élevage caprin et transformation fromagère, maraîchage vivrier et castanéculture (châtaignes et crèmes de marron). Julie y reste un an et demi. C'est durant cette période qu'elle commence à s'intéresser de plus près aux plantes, notamment parce que certaines des femmes du collectif

réalisent des macérats.

Par la suite, Julie et son conjoint quittent le collectif et décident de ne pas poursuivre un élevage laitier ensemble, notamment en raison de la traite quotidienne, très contraignante pour prendre des congés.

Une voisine propose alors à Julie de la remplacer au sein du **GAEC Plantes des Cévennes**, une ferme installée depuis 10 ans.

Avant de s'installer, Julie réalise un stage de quarante jours pour rencontrer les associés. Elle entreprend ensuite un BPREA en apprentissage sur un an, rendu possible par son niveau de diplôme supérieur à bac +2 et ses connaissances en transformation. L'apprentissage se fait directement sur la ferme, ce qui permet à la fois la transmission, l'obtention de la capacité agricole et l'installation.

Julie s'installe officiellement au 1er janvier 2021 avec la DJA.





Genre & stéréotypes

Julie indique ne pas avoir rencontré d'obstacles liés à son genre pendant son installation. Elle affirme même que le fait d'être une femme constitue plutôt une **force** dans ce contexte : dans le cadre de son BPREA et de son apprentissage, elle a clairement pu « *poser ses conditions* » et estime que les femmes inspirent davantage confiance sur les aspects scolaires, perçues comme sérieuses et studieuses, capables de mener plusieurs projets de front. Elle précise toutefois qu'au cours de certains stages réalisés avec la Chambre d'agriculture (dans le cadre de la DJA), elle a parfois été confrontée à des reproches de la part de ses homologues masculins : « *C'est pas être agriculteur que de faire pousser des fleurs* ».

Au quotidien sur la ferme, l'organisation du travail est répartie, mais typique.

Julie s'occupe de la transformation au laboratoire, tandis que son associé, Antonin, réalise l'ensemble des travaux mécanisés avec le tracteur. Les plantations, l'entretien et les récoltes sont effectués ensemble. Antonin gère principalement la commercialisation, Julie la comptabilité et le suivi financier. Elle se décrit comme plus « *stressée sur les comptes* », attentive aux équilibres économiques.

Les PPAM : un secteur à part

Julie estime évoluer dans un milieu privilégié et n'a pas l'impression « *d'être un ovni* », ce qu'elle attribue au secteur des PPAM et au contexte cévenol, qu'elle décrit comme **politisé et féminisé**, avec de nombreuses agricultrices. Au sein du Syndicat des Simples local notamment, il n'y avait pas d'hommes lorsque Julie y était. En matière de reconnaissance, elle a conscience de vivre dans une « bulle », dans un petit réseau de vallée où les femmes sont nombreuses et solidaires. Elle sait toutefois que la situation est très différente ailleurs : lors de son passage en élevage caprin, elle était entourée presque exclusivement d'hommes et sentait un fort scepticisme à son égard. Elle évoque également des anciennes stagiaires installées en PPAM dans des **territoires très masculins**, où l'élevage bovin prédomine, qui doivent constamment faire leurs preuves, parfois jusqu'à des démonstrations physiques de leur capacité de travail, avant d'être reconnues.

Maternité & charge mentale



Dans le cadre d'un GAEC, il n'existe pas de **congé parental**. Lorsque Julie tombe enceinte, elle prévient donc son associé très en amont, afin de s'organiser et d'assurer la continuité du travail dans le laboratoire de transformation (où l'usage d'huiles essentielles est incompatible avec la grossesse).

Julie reprend le travail deux mois et demi après son accouchement, sans bénéficier de congé parental. Elle décrit une **charge mentale forte**, largement partagée par les femmes : « *J'ai le travail de mère et le travail d'agricultrice* », souligne-t-elle.

Contrairement aux salariés, elle n'a pas droit à des jours « enfant malade » et doit compenser le moindre retard pris sur son temps de travail.

“Rendements invisibles”

Sur le plan politique et syndical, elle observe une présence féminine importante à la Confédération paysanne de Lozère, parfois à des postes élevés, ainsi qu'au niveau régional et départemental en Occitanie.

Toutefois, les figures de **porte-parole** restent encore majoritairement masculines. Elle a le sentiment que les femmes doivent en faire davantage pour accéder à ces niveaux de légitimité, même si certaines parviennent à s'imposer comme figures revendicatives.

Pour sa part, elle ne se projette pas dans un engagement politique, faute de temps et d'énergie. Aujourd'hui, au regard de la charge globale, Julie ressent le besoin d'arrêter son activité au GAEC et d'envisager une reprise d'études. Elle souligne que le travail des agricultrices reste **peu valorisé** : leur capacité d'organisation et d'optimisation du travail constituent autant de “*rendements invisibles*”. Or ces facultés sont obligatoires lorsque le temps de présence sur la ferme est réduit à cause de la vie familiale.



Pour une agriculture féminine

Malgré cette lourde charge qui incombe aux agricultrices, contraintes de gérer plusieurs tâches simultanément, Julie observe une évolution lente mais réelle des mentalités et se réjouit de voir de nombreuses stagiaires s'installer, tout en les alertant sur le risque du don de soi. Selon elle, les femmes apportent énormément au monde agricole, notamment en matière d'organisation et de précision, mais ce sont précisément ces qualités qui les mènent parfois à l'épuisement.

En définitive, Julie voit l'avenir de l'agriculture dans des fermes à taille humaine, diversifiées, maîtrisant l'ensemble de la chaîne de production, et note qu'elle ne connaît quasiment aucune ferme allant de la production à la transformation sans femmes. **En ce sens, les femmes jouent un rôle déterminant dans la transition de notre agriculture et des mentalités qui y sont associées.**



#5



SYLVIE

D'ingénieure agronome à
agricultrice



[Site de la Ferme Sapousse](#)



fermesdavenir.org



Des grandes cultures au maraîchage

Sylvie a grandi en région parisienne, en Essonne. À la sortie de ses études, elle travaille pendant plusieurs années dans le secteur agricole, au sein d'un institut technique spécialisé dans les grandes cultures. Après une première expérience autour de la pomme de terre, elle est recrutée comme ingénieure agronome dans **un institut de recherche agricole**, où elle développe et coordonne des projets européens. Son poste lui laisse une grande autonomie et lui permet d'orienter son travail vers des sujets qui font davantage écho à ses convictions, notamment **la qualité de l'eau ou la réduction des pesticides**. Elle évolue toutefois dans un environnement traversé par des visions très diverses de l'agriculture, allant du biologique aux modèles plus intensifs.

Progressivement, un malaise s'installe. Elle ne se reconnaît plus dans l'orientation générale du secteur, qu'elle résume par une logique du « *produire plus et mieux* » à laquelle elle n'adhère plus. Elle évoque un sentiment croissant de décalage entre ses valeurs et le monde professionnel dans lequel elle évolue.

Au même moment, son conjoint, Florent, engagé dans un réseau d'ONG de solidarité internationale après des études en politique internationale, traverse lui aussi une forme de lassitude professionnelle. Les nombreux déplacements, le manque d'ancrage territorial et la difficulté à inscrire son action dans une réalité locale nourrissent une remise en question commune. Le couple aspire alors à un quotidien plus concret et davantage enraciné.

Leur implication dans une **AMAP locale** joue un rôle déterminant dans cette bifurcation : en donnant ponctuellement un coup de main à un maraîcher les week-ends, ils découvrent une autre image de l'agriculture, plus humaine, relationnelle et territorialisée. L'idée d'une **installation agricole** émerge. D'abord formulée par Florent, elle laisse Sylvie sceptique : très pragmatique, elle doute initialement de la faisabilité d'un tel projet, notamment au regard du manque d'expérience concrète de son compagnon. Peu à peu pourtant, le projet se précise. Florent entame une formation agricole à distance et multiplie les stages, tandis que le couple commence à chercher du foncier.

En 2011, ils décident ensemble de se reconverter et fondent **Sapousse**, une ferme située en Essonne. Lur projet repose sur une agriculture diversifiée, biologique et pensée à taille humaine. Aujourd'hui, ils y produisent des légumes en limitant au maximum le travail du sol, des plants et des semences, cultivent des plantes à parfum, aromatiques et médicinales (PPAM), qu'ils sèchent et transforment, développent une production fruitière et apicole, et fabriquent du miel. Cette diversité constitue un choix assumé, permettant de sécuriser les revenus tout en diversifiant les savoir-faire. À travers cette ferme, le couple nourrit près de cinq cents familles du territoire dans une logique qu'ils décrivent comme une agriculture « *biologique et citoyenne* ».

S'installer en tant que femme

Lors de son installation, Sylvie ne décrit pas d'obstacle frontal lié à son genre, mais souligne une série de **biais** profondément ancrés dans les pratiques professionnelles. Elle constate rapidement que, dans les interactions avec les banques, les concessionnaires ou les interlocuteurs agricoles, la parole est spontanément adressée à son conjoint, alors même qu'elle possède davantage de connaissances techniques et déjà la capacité agricole liée à son diplôme. « *La profession parle d'abord à monsieur* », résume-t-elle. Elle rapporte aussi des situations explicites où des visiteurs demandent directement : « C'est qui *le patron* ? », sans envisager qu'elle puisse elle-même être responsable de l'exploitation.

Elle évoque également un épisode particulièrement marquant lors de son **installation administrative**. Installée avec plusieurs mois de décalage par rapport à Florent, notamment pour des raisons financières et parce qu'elle était enceinte, elle est considérée par la Chambre d'agriculture comme relevant uniquement du cadre familial, du simple fait de sa relation



conjugale avec un agriculteur déjà installé. Cette catégorisation, qu'elle juge profondément injuste, lui fait perdre plusieurs milliers d'euros d'aides à l'installation. Elle souligne l'absurdité d'une situation où leur statut de couple, pourtant sans reconnaissance juridique particulière à l'époque, a été utilisé pour réduire ses droits : selon elle, cette logique n'aurait probablement jamais été appliquée à un homme.

Prendre sa place...

Concernant la place des femmes dans le monde agricole, Sylvie dresse un constat contrasté. Elle observe une progression réelle des **installations féminines**, notamment dans les projets de petites fermes **diversifiées**, les **collectifs** ou les exploitations orientées vers les **circuits courts**. Dans ces espaces, les femmes s'installent davantage seules ou en collectif, et les rôles lui paraissent plus équilibrés. En revanche, elle décrit le monde des grandes cultures céréalières





...là où on peut

comme encore **largement masculin**, avec une division du travail très genrée. Les femmes y occupent fréquemment une place essentielle mais **invisible**, centrée sur la comptabilité, l'administration ou les relations commerciales, tandis que les hommes demeurent associés aux tâches mécanisées et à la représentation extérieure de l'exploitation. Elle évoque le cas de voisines officiellement co-exploitantes mais rarement visibles sur les tracteurs ou dans les espaces techniques.

Une répartition des tâches sans assignation

Sur sa propre ferme, l'organisation du travail apparaît plus **souple** et davantage fondée sur les affinités et les compétences que sur une division genrée des tâches. Sylvie assume notamment la comptabilité, activité qu'elle apprécie, mais refuse l'idée selon laquelle les femmes seraient naturellement assignées aux fonctions administratives. Elle insiste sur le fait qu'elle ne se limite pas à ce rôle et souligne l'importance, dans les petites fermes familiales, d'une répartition plus **équilibrée** du travail.

Vie pro, vie de famille

La question de l'articulation entre vie professionnelle et vie familiale occupe une place centrale dans son récit. Mère de trois filles (des jumelles de onze ans et une adolescente de treize ans), elle considère que le métier d'agricultrice est compatible avec la maternité, à condition de fixer volontairement des **limites au travail**. Selon elle, une ferme offre toujours quelque chose à faire : le risque d'un travail sans fin est permanent. La compatibilité avec la vie familiale dépend donc d'une **discipline collective** et d'un **cadre volontaire**. Avec Florent, ils ont fait le choix explicite de préserver des temps familiaux. Elle décrit la ferme comme un véritable projet familial. Située à proximité immédiate de la maison, elle constitue un espace de vie partagé, dans lequel les enfants grandissent au contact du travail agricole.



Agricultrices et politique

Sur le plan syndical et institutionnel, Sylvie estime que les femmes restent très **insuffisamment représentées** dans les grandes instances agricoles. Qu'il s'agisse des syndicats majoritaires, des conseils d'administration ou des espaces décisionnels qu'elle a connus dans son ancien métier, elle observe une présence féminine marginale, souvent cantonnée à des profils techniques ou scientifiques plutôt qu'à des agricultrices de terrain. À l'inverse, elle décrit des espaces plus accueillants et féminisés dans les réseaux alternatifs, notamment autour des AMAP ou de structures d'accompagnement comme Biosol, où des formations spécifiques permettent aux femmes de renforcer leur prise de parole et leur **confiance** dans les espaces publics.

Élue locale, aujourd'hui adjointe au maire de sa commune et engagée dans la communauté d'agglomération, Sylvie affirme ne jamais douter de la légitimité de sa parole. Pourtant, elle distingue fortement légitimité et sentiment de sécurité. Dans certains espaces plus institutionnels, investis par des représentants de l'agriculture conventionnelle ou céréalière, elle dit ressentir une tension et **un rapport de force latent** qui rendent la prise de parole plus difficile. Elle décrit des contextes où certaines visions agricoles dominantes s'imposent fortement et où les formes d'agriculture qu'elle défend apparaissent marginalisées.

Encore des stéréotypes !

Les **stéréotypes** de genre demeurent, selon elle, très présents dans le quotidien agricole. Elle évoque aussi bien des attitudes paternalistes de jeunes stagiaires masculins qui s'empressent de porter les charges à sa place, que des résistances plus implicites de certains hommes plus âgés en formation, parfois réticents à reconnaître ses compétences techniques malgré ses années d'expérience. Elle observe que les savoirs transmis par un homme sont rarement remis en question avec la même intensité. Pour elle, ces situations renvoient à des **normes** plus profondes autour de la force physique, de la compétence technique et de la légitimité professionnelle.





Quels leviers pour demain ?

Sylvie identifie plusieurs leviers d'amélioration pour les agricultrices. Elle souligne d'abord la nécessité de rendre le matériel agricole plus **accessible** : équipements de sécurité, outils, ergonomie des tracteurs ou systèmes d'irrigation restent souvent pensés pour des gabarits masculins. Elle insiste également sur le **manque d'information** autour des droits liés à la maternité, regrettant que de nombreuses agricultrices ignorent les aides existantes, notamment via la MSA. Selon elle, un **accompagnement social** spécifique des femmes enceintes serait nécessaire afin de rendre ces dispositifs plus accessibles.

Et quels conseils pour les agricultrices ?

À une jeune femme hésitant à se lancer dans l'agriculture, elle conseille de ne pas laisser les freins sociaux

décider à sa place. Les obstacles liés au genre existent, affirme-t-elle, mais ne sont pas propres au secteur agricole. Selon elle, rien ne doit empêcher une femme de s'installer si le désir est là, même si le travail indépendant implique une forte capacité d'anticipation.

Sylvie imagine enfin une agriculture où les femmes occuperaient naturellement autant de place que les hommes, sans que les répartitions de tâches soient nécessairement genrées. À ses yeux, le travail agricole ne devrait plus être associé à une valorisation de l'épuisement. **Pour elle, l'avenir de l'agriculture passe avant tout par le respect du vivant, des agriculteurs et, bien sûr, des agricultrices.**





À PROPOS

Fermes d'Avenir est une association du Groupe SOS, une organisation à but non lucratif, engagée en faveur du vivre-ensemble. Il développe et unit des associations et entreprises sociales, reliées par leur engagement social et environnemental.

La mission de Fermes d'Avenir est de faire émerger les modèles agricoles qui nourriront la France dans les limites planétaires.

CONTACTEZ-NOUS

Solène KLINGE

Responsable Communication
solene.klinge@fermesdavenir.org

www.fermesdavenir.org

**FERMES
D'AVENIR**
GroupeSOS